

Classe verte

Le vert. Cette couleur si présente partout était presque douloureuse pour Paul. Son corps, son esprit, tout en lui était bousculé par cet environnement d'herbe et de feuilles.

Cela faisait maintenant près de vingt-quatre heures qu'il errait dans ces collines recouvertes de forêts et de prairies. C'était le matin du deuxième jour de sa classe verte, et il baignait dans ce sentiment de béatitude que seule la nouveauté teintée de mélancolie pouvait apporter.

Il était seul et le serait encore pour les six prochains jours. C'était ainsi que le gouvernement envisageait ces séjours dédiés à l'introspection, à la réflexion et à la découverte de ses origines. Il était seul, comme les six mille autres jeunes hommes et jeunes femmes âgés de vingt à vingt-cinq ans envoyés à travers le monde durant une semaine. Chacun devait découvrir une portion de la Terre qu'il ou elle avait choisi. La plupart optait pour des lieux de légende : Rome, New-York, Paris, Gizeh, Londres, ... Tous ses amis devaient y être et espéraient ainsi voir les vestiges de la Grande Humanité, de l'ancien monde. Et bien entendu, pour se retrouver et faire la fête loin de la surveillance de leurs parents et du quotidien de promiscuité de la colonie. C'était interdit, mais leurs sacs à dos n'étaient pas contrôlés. Un peu de laisser aller bienveillant de la part de l'organisation, peut-être. Ainsi, les bouteilles d'alcool passaient d'une planète à l'autre, et chacun pouvait ainsi y trouver un peu de réconfort, Paul y compris.

Car malgré la découverte, malgré la beauté de ces paysages revenus à un état proche de ce qu'ils auraient été si l'homme n'avait jamais ravagé cette planète, leur moral n'était pas à la fête. Car tout dans cet environnement leur rappelait ce que l'humanité avait perdu et n'était pas près de retrouver avant longtemps.

Paul, lui, avait choisi une autre destination. Il souhaitait voir de ses propres yeux les paysages dont sa grand-mère lui avait parlés. Le Jura. Une région au centre du pays qui s'était appelé Union des Etats Européens de l'Ouest. Banale au premier abord, cette petite chaîne de montagne culminant à un peu plus de mille mètres au-dessus du niveau de la mer trouvait son charme dans cette apparente simplicité. Un espace suffisamment peu accidenté pour être accueillant mais trop pour permettre l'établissement de grandes métropoles. Selon sa grand-mère, les gens y avaient toujours cultivé cette simplicité propre aux regroupements ruraux, et cela même dans les quelques centres urbains qui jalonnaient ces collines verdoyantes. Evidemment, visiter cette région réduisait fortement ses chances de croiser quelqu'un avec qui discuter et partager la bouteille d'alcool qu'il transportait dans son sac à dos. Qu'importe, la vie reprendrait son cours habituel dans moins d'une semaine, lorsqu'il aurait accumulé une dose de radioactivité dans le corps tout juste acceptable pour le reste de son existence.

La navette l'avait déposé dans une vallée légèrement marécageuse, très proche de la zone où sa famille avait vécu près de quatre-vingts ans auparavant. Le lieu de dépôt était idéal : peu de vestiges de constructions humaines, peu de radioactivité car suffisamment éloigné des grandes métropoles qui furent les cibles stratégiques des bombardements nucléaires lors du déchainement de violence qui ravagea la surface de la Terre il y avait près d'un siècle. On viendrait le récupérer sept jours plus tard, sur une crête à vingt-cinq kilomètres au nord-est de là, suivant l'axe des vallées.

Le premier jour, il avait marché durant quelques heures pour s'arrêter dans le village où sa famille avait habité durant plusieurs générations. Sa grand-mère n'avait que huit ans lorsqu'elle était partie avec la troisième vague de colons en 2055. Les vaisseaux restés en orbite permettaient à Paul de se géolocaliser. Il n'aurait probablement pas réussi à trouver les ruines du village sans cela, des murs de deux à trois mètres de haut recouverts de végétation en étant les seuls vestiges. Il passa donc la nuit à cet endroit, même si la journée était encore suffisamment longue pour marcher quelques kilomètres. Peut-être voulait-il essayer d'entrer en

communion avec ses ancêtres, peut-être que les émotions liées à la découverte de ce monde perdu étaient trop fortes pour continuer, peut-être que ce lieu en valait bien un autre finalement.

La nuit venue, il observait le ciel constellé d'étoiles sans parvenir à trouver le sommeil. Presque au zénith, un point rouge. La vue de Mars, sa maison, le nouveau foyer de l'humanité, lui rappelait le grand gâchis de l'homme : une planète détruite, une population réduite à une fraction de ce qu'elle était cent ans auparavant. Ses sentiments oscillaient entre rancœur, mélancolie et honte d'appartenir à une espèce aussi destructrice.

Le lendemain, après une nuit agitée, il quitta les ruines du lieu qui avait vu naître la dernière personne de sa famille à avoir vécu sur Terre et se dirigea au nord-est. À environ deux ou trois heures de marches, il devrait trouver les vestiges d'une ville. Il était étourdi par l'omniprésence de la couleur verte autour de lui et impressionné par la vitesse avec laquelle la nature reprenait ses droits et la planète se régénérait après avoir été tant endommagée.

Lorsque les dirigeants considéraient le réchauffement de la Terre comme un problème que l'on pouvait repousser à plus tard, la glace du monde avait fondu. Les glaciers des Alpes, de l'Himalaya, des Andes, les banquises... En 2030, alors même que subsistait encore un semblant de couverture glaciaire sur les pôles, le taux d'humidité avait atteint de telles proportions que la pluie tombait de manière presque ininterrompue sur les régions qui étaient déjà les plus sujettes aux inondations. Ces populations pauvres, vivant principalement de l'élevage et de l'agriculture, virent leurs cultures se noyer. Une famine sans précédent frappa alors ces pays. Tous les continents étaient concernés, à l'exception de l'Amérique du Nord et de l'Europe, alors que leurs pays étaient les principaux coupables du réchauffement. Mais ces derniers, extrêmement peuplés, ne pouvaient céder leur nourriture aux pays dans le besoin. Le ressentiment des pays d'Asie et d'Amérique du Sud envers leurs voisins épargnés était à son comble. Il ne fallut pas plus de soixante ans pour que cette hostilité ne se transforme en haine, et pour que de l'agressivité latente ne devienne un conflit armé. Et une fois le premier missile à tête nucléaire lancé, il n'était plus possible de revenir en arrière.

En chemin, Paul croisa des animaux paissant tranquillement à l'orée de la forêt. Des chevreuils, des animaux pacifiques, il n'aurait donc pas besoin de se servir de son arme. Ils s'étaient adaptés à la radioactivité et repeuplaient la Terre, c'était leur planète à présent, plus celle des hommes. « Tant mieux, peut-être... » se dit Paul. « Probablement que nous ne la méritons plus. »

La progression était facile. Les anciennes routes, bien que recouvertes d'herbe, n'étaient pas encore envahies d'arbres. Le monde n'était pas encore devenu une gigantesque forêt. En deux heures, il arriva dans les ruines de la ville la plus proche. Cette fois, il n'était pas possible de d'ignorer l'impact de l'homme sur son environnement. Le paysage ressemblait à un cimetière dont les pierres tombales seraient moirées de vert, une jungle formée de plantes au tronc de béton. Le silence était pesant, incongru en un lieu où des milliers de personnes s'étaient croisées chaque jour, avaient discuté, travaillé, vécu. Les seuls habitants des villes étaient à présents des chiens, principale menace pour les visiteurs de Mars. Les oiseaux qui eurent fourni un fond sonore à la nature n'avaient quant à eux pas réussi à s'adapter à un environnement saturé en radiation. Leur petite taille avait fait que leur organisme s'était retrouvé très rapidement détruit par ce poison invisible.

Paul ne tenait pas à rester dans ce lieu empreint de tristesse. Il allait profiter de l'apparente absence des chiens, nouveaux locataires du lieu, pour retourner à la campagne. Des villes, il y en avait sur Mars, la nature en revanche, c'était autre chose. L'homme avait commencé à s'établir sur la planète rouge tout au début de la Grande Pluie. Sous l'impulsion d'un milliardaire controversé, mais visionnaire, environ deux cents scientifiques s'étaient envolés pour un voyage sans retour afin de créer la première colonie extra-planétaire et entamer le lent processus de terraformation. Une deuxième vague de colons était partie quinze ans plus tard. Celle-ci était formée de bâtisseurs et de leur famille. Pour peupler, il fallait construire, développer des habitations et modeler l'environnement. Les volontaires à l'exil furent faciles à trouver. L'humanité perdait foi en elle-même et se rendait compte que le point de non-retour du réchauffement était dépassé. La troisième vague d'émigration était celle du repeuplement, tous les citoyens de moins de trente ans étaient donc éligibles au départ. Les états riches, organisateurs et uniques contributeurs de la colonisation, se

rendirent vite compte que le nombre de candidats dépasserait de beaucoup les places disponibles. Une gigantesque loterie fut donc organisée, mais seuls les habitants des pays occidentaux et du Japon furent autorisés à y participer. La Chine, super-puissance du début du XXI^e siècle, ne fut pas conviée pour raison politique, tout comme la Russie, très affaiblie sur la scène internationale. Cela fit augmenter l'hostilité des pays de l'Asie continentale envers l'Occident à un point tel qu'aucun pourparlers n'aurait pu désamorcer l'escalade de haine et de violence qui allait mener le monde entier à sa perte. Près d'une centaine de milliers de personnes furent du troisième voyage, grâce à une dizaine de vaisseaux. Ils peuplèrent la première ville martienne. Elle se trouvait sous un dôme, car l'air ne serait respirable que des dizaines voire des centaines d'années plus tard. Le vert était donc une couleur encore réservée aux cultures et à de rares parcs sous une gigantesque cloche de verre.

Paul opta donc pour un parcours évitant les centres urbains du passé. Cela allait rallonger la route, mais il avait le temps. Durant les deux jours qui suivirent son départ de la ville en ruines, il absorba toutes les sensations que lui procurait ce pèlerinage : le moelleux de ses pas sur la terre, le bruit de l'herbe et des feuilles engendrés par sa marche, les odeurs se dégageant de toute la végétation qui n'existait pas encore sur Mars... Tous ses sens buvaient l'environnement sans pouvoir éteindre leur soif. Puis il parvint au plus bel endroit qu'il n'avait jamais vu.

Le paysage commençait à devenir monotone, sans pour autant devenir lassant, quand soudain les douces collines firent place à un large gouffre, une gigantesque tranchée creusée par l'eau durant des milliers d'années. Son assistant numérique lui apprit ce que fut le nom de cette rivière ayant retrouvé son état sauvage, car les barrages s'étaient effondrés depuis longtemps, mais il lui semblait insuffisant pour décrire sa magnificence. La nature se dévoilait à lui sur une centaine de kilomètres dans toutes les directions. C'est à ce moment-là qu'il prit conscience que ce qu'il contemplait, il ne le verrait plus jamais, ni rien s'en approchant. Une mélancolie sans bornes lui saisit la gorge. Plus il éprouvait du plaisir à admirer la vallée profonde à ses pieds, plus la tristesse le submergeait. À cette douleur se mêlait de la rage et du dégoût devant le désastre écologique engendré par ses aïeux et l'aveuglement de ces derniers à ce que leurs enfants allaient perdre. Une phrase monta dans sa gorge, sortie du passé, que des milliers de personnes avaient dû dire en contemplant cette rivière depuis où il se tenait.

« La vue sur le Doubs est imprenable... » fit-il la voix cassée, les yeux remplis de larmes.

David Grange